Case FRC 502

LES ANONYMES, SATYRE.

Tel bon mot pour avoir réjoui le Lecteur,
A coûté bien souvent des larmes à l'Auteur.

BOILEAU, *Sat. VII.*

1788.

LES ANONYMES. (*)

POUR ſes cadres malins qu'autrefois Deſpréaux
Du Critique latin ait repris les pinceaux,
Que d'un utile Vers armant la Poéſie,
Il ait à nous inſtruire employé l'harmonie ;
Que ſon eſprit tourné vers un but ſi moral,
L'ait fait pour ſon Pays un autre Juvenal ;
J'excuſe, en l'admirant, l'emploi de ſon génie :
Précepteur de ſon ſiècle, en ſa courſe hardie
Il railla, ſans égard pour l'Etat & les Rangs,
Les vices, les travers, & les ſots de ſon temps.
Mais qu'on voie, en cet âge en vertu ſi ſtérile,
Des Calomniateurs l'alliance trop vile,
Des Scribes impudens le manége effronté,
Des Délateurs cachés, la longue impunité,
Des Faquins martelant & la Proſe & la Rime,
Des Faiſeurs de Pamphlets la baſſeſſe Anonyme ;
Et qu'au mépris des loix Bicêtre dans ſon ſein
N'enſeveliſſe pas leur déteſtable eſſain,

Et que leur infligeant des peines exemplaires
On n'en condamne pas les plus vils aux galères :
Certes, tout honnête homme, en ſon cœur outragé,
S'en indigne, & frémit de n'être pas vengé.
Ah ! ſi l'on découvroit les fourbes exécrables,
De qui la main traça ces lignes mépriſables ;
Si l'on pouvoit frapper de la verge des Lois,
Tous ces Prophanateurs des plus ſacrés des droits ;
Si l'on pouvoit livrer à la haine publique
De ces Vautours obſcurs, l'engeance famélique ;
Si l'on pouvoit ſur-tout de leur cœur palpitant
Retirer un poignard de leur ſang dégoûtant,
S'abreuver, ſe nourrir d'une lente vengeance !...
Tout ſeroit oublié..... Mais, leur lâche prudence
A la nuit du myſtère & de l'obſcurité,
Confie avec effroi leur baſſe iniquité.
Quand on n'a point d'honneur, on n'a point de courage,
Et la frayeur, du crime eſt toujours le partage.
Oui, mais des Magiſtrats les regards vigilans
Devroient percer la fange où rampent ces ſerpens,
Et nés les défenſeurs de la vertu bleſſée,
Offrir une victime à Thémis offenſée.
Sans doute qu'ils ont cru que c'étoit au mépris,
A payer dignement ces Libelles flétris ;

Qu'à des esprits bien faits ils ne pourroient atteindre ;
Qu'ils étoient trop abjets pour qu'on daignât s'en plaindre,
Que soigneux de voiler leur manœuvre & leur nom,
Leurs timides Auteurs ne craignoient qu'un bâton.
Dans ces temps de désordre, en ces jours de licence,
Des Calomniateurs la coupable impudence,
Voulut tenter du Roi la facile bonté,
Et d'un couple sacré flétrir la Majesté.
Hé ! qu'ont-ils épargné ? le Maître de la France
N'a pas daigné sur eux étendre sa vengeance :
Un sage amour de l'ordre & de la vérité,
L'exercice du bien, le goût de l'équité ;
De ses nobles devoirs l'auguste connoissance,
De l'empire déchu l'ont rendu l'espérance. . . .
Il le sait comme nous. . . Et sur son trône assis,
Les Grâces, la Beauté sont auprès de LOUIS.
Ce morose Censeur dont la libre éloquence
Du Royaume en grands Vers trace la décadence,
Accuse le destin, (saisissant du papier),
De ne l'avoir pas fait de l'Etat le premier :
A ce corps énervé sa sagesse infinie
Eut rendu sa vigueur, son ton, son harmonie ;
Et, dans son galetas, tranchant du Potentat,
Calculateur profond des abus de l'Etat,

Il gourmande le Roi dans ſon Code ſiniſtre,
Attaque le Régime, expulſe le Miniſtre,
Qui du docte Apollon ne prenant point l'archet,
Lui répond de la Proſe en Lettre de Cachet.
Alors il va groſſir la troupe déplorable,
Qui gémit ſous Launay dans un gouffre effroyable;
Il y traîne des jours tiſſus par le malheur,
S'y nourrit à regret du pain de la douleur,
Et meurt enfin chargé d'opprobre & de miſère:
D'un Ecrivain ſans frein légitime ſalaire!
Quel eſt ſur ſes tréteaux ce vil Déclamateur?
Dans ſon grenier obſcur quel eſt ce Barbouilleur,
Que des Lois épargna la tardive Juſtice,
Et qui prétend des mœurs exercer la Police?
Ah! je le reconnois, né dans le dernier rang,
Il a pourtant encor deshonoré ſon ſang;
Et marquant chaque jour du ſceau de l'infamie,
Flétrit de plus en plus ſa famille avilie.
Cet autre qui prétend que tels Vers ſont de lui,
D'un Subalterne a fait ſon Poëtique appui,
Et croyant impoſer à la foule abuſée,
Echange du mépris contre de la fumée,
Et pour récompenſer ſon petit Protecteur,
Qui voulut lui donner un éclat inpoſteur,

En luiprêtant les fruits de ſon petit génie ;
Contre ſon Teinturier il riſque une ſaillie.
Celui-ci lui rend bien, & Paraſite ingrat
Jure que ce Monſieur n'eſt qu'un ſot & qu'un fat
D'ôſer s'attribuer le ſuccès de ſes veilles ;
Et que lorſqu'il produit merveilles ſur merveilles,
Il n'a point avec lui de confraternité,
Et qu'entre eux deux il n'eſt point de communauté.
C'eſt ainſi qu'en été ſur la Grêve noircie,
Près du ruiſſeau bourbeux où dort une eau croupie ;
Vous avez apperçu ces reptils hydeux,
Exaler en ſifflant leur ſouffle venimeux,
Et l'un vers l'autre armant leur imbécille rage
De leurs dards deſtructeurs tourner contre eux l'uſage.
Mais, j'entrevois Timon le plus lâche de tous,
Qui, dans les nullités d'un impuiſſant courroux,
Pour m'outrager en vain tourmenta ſa penſée,
Et n'obtint pas un Vers de ſa verve épuiſée.
Il ſent bien qu'il auroit péri ſous le bâton,
Si j'avois de ſon crime éclairci le ſoupçon ;
Et que je n'aurois pas, dans ſon vil ſang trempée,
Pour en purger Paris deshonoré l'épée. . . .
D'autant plus mépriſable en ſon triſte dépit,
Qu'il a payé des Vers qu'il n'a jamais écrit,

Et que, pour assouvir sa stérile colère,
D'un Cuistre il acheta la plume mercenaire.
Allez vils ennemis, bas Calomniateurs,
De l'intérêt public, sombre Perturbateurs,
Aux ordres de l'Etat le mépris vous annonce;
Au siècle qui va naître, allez je vous dénonce:
Et votre nom flétri jusque chez nos neveux,
Rappellera l'abus d'un talent odieux:
En horreur à jamais à la race future,
Cet affreux nom sera la plus mortelle injure.
Toi! qui dors aujourd'hui dans la nuit de la mort,
Toi! qu'au soir de tes jours persécuta le sort,
Illustre Fénelon, chantre doux & sensible,
Qui ne dégradas point ta voix tendre & flexible;
Ton ame t'inspiroit, quand tes brillans pinceaux,
Exerçoient tes loisirs par d'utiles travaux.
Pure comme tes mœurs, ton aimable éloquence
Respiroit de ton cœur la paisible innocence,
Et ressembla toujours dans son pudique essor,
A ce fleuve argenté qui roule un sable d'or.
Tel encor de nos jours, honneur de ma Patrie,
Dans ses Ouvrages peints avec tant de magie,
Buffon, en consignant l'exacte vérité,
Pour ses Comtemporains & la Postérité,

Arracha d'une main, & courageuſe & ſûre,
Le voile ténébreux qui couvroit la nature ;
Et, pour récompenſer enfin tous ſes bienfaits,
Trahit & publia ſes plus profonds ſecrets.
Voilà des Écrivains dont s'honore la France,
Qui commandent l'amour & la reconnaiſſance ;
Voilà les vrais talents dignes de nos reſpects,
Et qui n'arrachent point des éloges ſuſpects.
Ont-ils proſtitué l'eſprit, préſent céleſte?
Ils n'ont point, de leur Art, fait un emploi funeſte ;
Leur repos, leur travail fut grand, fut glorieux,
Et leur naiſſance fut une faveur des Dieux.
Ainſi donc ce métier de décocher dans l'ombre
Les traits mal aiguiſés d'une vengeance ſombre,
D'attaquer, de flétrir la réputation,
Soit au gré du caprice ou de la paſſion ;
N'eſt jamais profeſſé que par la race impure
Des brigands méconnus dans la Littérature :
Ce ſont des gens tarés, ſans Loi, ſans probité ;
Qui trouvent leur ſalut dans leur obſcurité ;
Et qu'on n'avoua point du noble miniſtère
De mettre & de régir ce frein ſi néceſſaire,
Le mépris, dont eux-même à bon droit ſont couverts :
Le plus méchant, toujours, abſout le plus pervers.

Les meilleurs Citoyens ont reçu des outrages,
Leurs jours furent noircis par de nombreux orages.
Ce Rimailleur chagrin eſt un homme ſans nom;
Homère eut un Zoïle, & Voltaire un Fréron.
Muſe, repoſe-toi, termine ta carrière,
Tes crayons ont décrit un cercle de lumière;
Ta tâche eſt accomplie: & ſi tes chants divers
Juſqu'au Pinde attentif ne portent pas tes Vers,
Si le Lecteur charmé n'applaudit pas la rime,
Il ſourira du moins au motif qui t'anime:
Il ſuivra, pas à pas, la lueur du fanal
Que je viens d'allumer ſur ce gouffre fatal.
J'ai broyé les couleurs, j'ai préparé la toile,
Je rends grace au deſtin, je bénis mon étoile,
Si d'autres diſent mieux, ce que j'ai bien penſé,
Et s'ils ſavent polir ce que j'ai commencé.
D'ailleurs, tu le ſais trop, Muſe, ton Art futile
Eſt honoré bien moins, & n'eſt pas plus facile:
A la Ville, à la Cour, fort peu d'exceptions
Dérobent tes amans à de fréquens affronts.
Du Parnaſſe, en tumulte, ils ont fait une arêne.
Quand les Arts fleuriſſaient dans Rome & dans Athène,
Ce n'étoit point un champ de vils Gladiateurs;
En montrant de l'eſprit, on y montroit des mœurs.

On ne s'arrachoit point une palme ſouillée
Des larmes de l'Envie obſcurément mouillée;
Et ceux qui conſacroient de grandes vérités,
En éclairant le Peuple, en étoient reſpectés.
De ma Patrie, en pleurs, je vois périr le luſtre.
Ces hommes ſi fameux, dont mon pays s'illuſtre,
Qui, jadis au Théâtre, ont donné des leçons
Aux Maîtres, aux Sujets, aux autres Nations,
Ont laiſſé la douleur d'une éternelle abſence,
Et les Muſes, en deuil, ont pleuré leur ſilence.
Un Racine, un Molière, à jamais diſparus,
Précepteurs élégans, ne nous inſtruiront plus.
Le Pilpay des Français, le naïf Lafontaine,
Immortel ſans travail, & ſublime ſans peine,
Aux Champs Eliſéens deſcendit trop diſcret:
A perſonne, en mourant, il n'a dit ſon ſecret.
Français, allez gémir ſur l'urne cinéraire
Du plus grand des mortels, l'univerſel Voltaire;
De la Parque acharnée il trompa le courroux,
Et ſeul, dans ſes écrits, il vous les rendit tous.
Mais quand ces jours brillans ſont ſuivis de ténèbres,
Qu'Apollon eſt couvert de vêtemens funèbres,
N'écoutez pas pourtant ce Critique infernal
Dont l'inquiſition trouve que tout eſt mal;

Perſécute, invective, en ſa jalouſe rage,
Et l'Homme, & l'Ecrivain, & l'Auteur, & l'Ouvrage.
Il eſt, il eſt encor de ſolides eſprits
Qui plaident du Bon-Goût la cauſe dans Paris,
Qui connoiſſent des Vers le rithme & la cadence,
D'une Proſe nombreuſe ont encor l'éloquence;
Des modèles anciens partiſans déclarés,
Par le juſte avenir à leur tour honorés,
Qui dérobent au Tems les chef-d'œuvres qu'il mine,
Et du Temple des Arts relèvent la ruine.
C'eſt ainſi qu'en la Scène, où Grandval & Baron
Se firent autrefois un ſi pompeux renom,
Au Théâtre Français, dont, pendant tant d'années,
Dangeville & le Kain firent les deſtinées,
On vit tantôt Thalie, elle-même, en grand deuil,
De ſes plus grands ſoutiens entourer le cercueil,
Et tantôt s'arrachant d'auprès du mauſolée,
Sous ces lambris déſerts errer inconſolée.
Mais quand Contat parut, ſuſpendant ſes douleurs,
Elle jetta ſon crêpe, elle eſſuya ſes pleurs,
L'Envie, en frémiſſant, lui trouva plus de charmes....
Elle en eut plus d'éclat d'avoir verſé des larmes,
Et, lui rendant enfin ſes appas ſéducteurs,
Et Contat & Molé parlèrent à nos cœurs.

Tous ces Improbateurs des talens, du mérite ;
Que tout succès d'autrui désole, aigrit, irrite,
Qu'on n'entendit jamais vanter & louer qu'eux,
De tout ce qui paroît détracteurs ténébreux,
Des réputations Juges si récusables,
De feuilles d'infamie Ecrivains si coupables,
Ce ramas d'Imposteurs en prose, en mauvais Vers,
De timides frélons assemblage divers :
Tous ces hommes perdus qui machinent l'outrage,
Qui, pour peindre le vice ont calqué leur image,
De qui l'intrigue infâme est l'unique recours,
Qui ne rougissent plus, mais qui tremblent toujours,
Ce vil troupeau pullule en ma chère Patrie,
Et fait le déshonneur de la France flétrie.
Nos Voisins (*a*), dans leur haine, au moins plus généreux,
S'attaquent quelquefois, se déchirent entr'eux,
Mais c'est ouvertement ; & souvent leurs gazettes
A leurs ressentimens ont servi de tablettes.
A qui signe son nom je ne reproche rien.
Pour moi, qui ne sais pas dissimuler le mien,
Qui jamais n'alignai le Vers de la Satyre,
Moi, qui jamais encor ne mariai ma lyre

(*a*) Les Anglais.

728

Qu'à de tendres chanſons, qu'à des ſons innocens;
Au travail, à l'amour qui donnai tout mon tems,
Qui, toujours le jouet des Syrènes aimables,
N'avois jamais connu ces haines miſérables,
Moi, que l'on inſulta, *j'ai dit la vérité*,
Et ne redoute rien de ma ſincérité.

Fecit indignatio Verſum.

HOR.

(*) Cette Satyre, de M. le Comte de Tylly, a pour objet de répondre, en quelque ſorte, aux atrocités des feuilles Anonymes que des gens infâmes ou ſans aveu, ont publiées, depuis quelques années, contre plus de deux mille perſonnes.

Le Gouvernement les auroit retranchés de la Société, ſi leurs timides précautions n'euſſent pas même trompé l'œil de ſa vigilance.

Après les avoir attaqué en maſſe, il ſeroit doux de les réfuter individuellement, à l'aide d'un Laquais & d'un bâton.